sur les autres, à se combattre, à s'entre-déchirer et à s'entre-dévorer[1]. Partout la révolte, ou toujours la menace des complots ourdis par les démons contre leur chef. Sur ce monde de haine et de pourriture qui s'engendre et se corrompt de lui-même, sur le vertige de suicide qui le hante, le rythme de mort qui en scande sans conclusion ni sens l'infinie durée, rien de plus saisissant que cette autre citation, également conservée par Sévère[2] :

> « L'Arbre de Mort est divisé en un grand nombre d'(arbres) ; la guerre et la cruauté est en eux ; ils sont étrangers à la paix, remplis d'une complète méchanceté et n'ont jamais de bons fruits. Il (l'Arbre de Mort) est divisé contre ses fruits et les fruits (sont divisés) contre l'Arbre. Ils ne sont pas unis à celui qui les a engendrés, mais tous produisent la teigne en vue de la corruption de leur emplacement. Ils ne sont pas soumis à celui qui les a engendrés, mais l'Arbre tout entier est mauvais. Il ne fait jamais rien de bon, mais il est divisé contre lui-même et chacune de ses parties corrompt ce qui est proche d'elle ».

Et le Prince des Ténèbres, qui règne par la terreur de sa voix ou de ses brusques apparitions sur cet empire où gronde une rébellion latente ou que ravagent des séditions chroniques, incarne lui-même la furie de ce désordre, l'obtuse violence de cet appétit de destruction jamais en paix avec lui-même et acharné contre tous les autres et contre soi[3]. Il est hargne, colère, rage, envie, tout entier mû par les aigreurs de sa bile, qui l'échauffe et lui jaunit le visage. A peine surgi de l'Obscurité, son premier geste a été de se ruer, pour les dévaster, sur ses cinq Royaumes : engloutissant tout sur son passage, frappant au hasard à droite, à gauche, et jusque dans les bas-fonds des Enfers où il a plongé, il a, à chacun de ses mouvements, répandu de haut en bas la ruine et la mort[4]. Il est affamé de chair et assoiffé de sang[5], soulevé à son tour par une sorte de révolte contre ses sujets et ses rejetons dont il fait sa pâture. Révolte qui, en fin de compte, est tournée contre sa propre substance : image du désir qui, comme le souci, se nourrit de soi, se consomme et se consume lui-même, le Diable manichéen, tout ainsi que l'Āz ou l'Āzi mazdéen, en vient, lorsque son insatiable avidité ne trouve rien d'autre à dévorer, à se dévorer lui-même.

1. Aux nombreux textes réunis et cités par H. Jonas, *Gnosis und spätantiker Geist*, I, p. 294 et nn. 1-5, ajouter Simplicius, *in Epict. enchirid.* XXVII, p. 71, 19-22, éd. Dübner, et *Kephal*. XXIII, p. 68, 25-28.
2. *Hom.* CXXIII, dans Kugener-Cumont, *op. cit.*, pp. 117-118.
3. Cf. Titus de Bostra, *adv. Manich.* I, 33 (*P. G.* XVIII, 1120 C).
4. *Fihrist*, pp. 86-87, trad. Fluegel.
5. *Acta Archelai* XV (XIII), 10, p. 25, 1-2, éd. Beeson.